

David ROCHE

## **Comment Hollywood figure l'intériorité dans les films « hollywoodiens » de David Lynch, *Lost Highway* (1997), *Mulholland Dr.* (2001) et *Inland Empire* (2006)**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

David ROCHE, « Comment Hollywood figure l'intériorité dans les films « hollywoodiens » de David Lynch, *Lost Highway* (1997), *Mulholland Dr.* (2001) et *Inland Empire* (2006) », *E-rea* [En ligne], 9.1 | 2011, mis en ligne le 29 septembre 2011. URL : <http://erea.revues.org/1872>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Laboratoire d'études et de recherche sur le monde anglophone  
<http://erea.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :  
<http://erea.revues.org/1872>  
Document généré automatiquement le 29 septembre 2011.  
© Tous droits réservés

David ROCHE

## Comment Hollywood figure l'intériorité dans les films « hollywoodiens » de David Lynch, *Lost Highway* (1997), *Mulholland Dr.* (2001) et *Inland Empire* (2006)

*Je tiens à remercier Micah Gallo et Berenika Płusa pour avoir répondu à mes questions saugrenues concernant Los Angeles et Łódź, ainsi qu'aux rapporteurs de E-rea pour leurs lectures attentives et la référence au film de Nicholas Ray.*

- 1 Si certains voient en *Inland Empire* un retour au cinéma expérimental de *Eraserhead* (1976) (Aubron 12 ; Orr 38), le dernier film de Lynch s'inscrit clairement, de l'aveu du cinéaste, dans la continuité de *Mulholland Dr.* (Aubron 12). Les films de Lynch que l'on pourrait qualifier de hollywoodiens, à savoir les commandes produites par des maisons de production hollywoodiennes — *The Elephant Man* (1980) par Brooks Films, *Dune* (1984) par De Laurentiis —, ne traitent pas de Hollywood et ne se déroulent pas aux États-Unis, tandis que les films suivants — *Blue Velvet* (1986), *Wild at Heart* (1990) et *Twin Peaks: Fire Walk With Me* (1992) — se concentrent sur la *middle America*. C'est avec *Lost Highway* que les récits de Lynch — à l'exception de *The Straight Story* (1999) — s'installent à Los Angeles et c'est dans ce film que l'on aperçoit pour la première fois le célèbre panneau sur la colline de Hollywood. Or, cette localisation, qui aboutit avec *Mulholland Dr.* et *Inland Empire* à une diégétisation du système hollywoodien, n'est pas accompagnée d'un rapprochement financier avec les maisons de production hollywoodiennes. Si *Mulholland Dr.* devait donner lieu à une série pour le réseau télévisuel ABC (Rodley 266), les trois films ont été financés par des producteurs français. On retrouve cette relation ambivalente à Hollywood, faite de distance et de proximité, dans les propos mêmes du cinéaste qui déclare aimer la ville et le rêve, sa lumière et son passé, tout en soulignant que ce rêve, avec son *star system*, a aussi de nombreux défauts<sup>1</sup> ; il compare d'ailleurs sa seule expérience d'un gros budget, *Dune*, à une forme de mort (Rodley 117, 275).
- 2 Nombre d'articles abordent le lien entre *Mulholland Dr.* et l'usine à rêves hollywoodienne. Pour Martha Nochimson, « [l]e destin de “ la fille ” représente le destin de l'industrie » (Nochimson, “All I Need is the Girl” 166, je traduis), son corps la putréfaction (179) d'un système qui use l'espoir et mine la créativité (166), avec ce film dans le film dont le tournage est perturbé par une lutte entre plusieurs factions (175). Todd McGowan estime que *Mulholland Dr.* célèbre la dimension fantasmagorique du cinéma hollywoodien (68) tout en critiquant le fait que Hollywood n'aille pas assez loin dans le fantasme (80). Selon Debra Shostak, qui essaie de concilier les analyses de Nochimson et McGowan, le film offre une vision de l'inconscient hollywoodien, exposant le matériau refoulé de l'usine à rêves, de sorte que le sujet du désir, Diane Selwyn (Naomi Watts), ne peut pas exister en dehors des conventions narratives et génériques hollywoodiennes. Seul Zachary Baqué a mené un véritable travail de fond sur la représentation de l'espace américain dans l'œuvre de Lynch, avec notamment un chapitre de sa thèse consacré à Los Angeles dans lequel il soutient que la ville tient essentiellement lieu de « simple décor » dans *Lost Highway* mais joue le rôle de personnage dans *Mulholland Dr.*<sup>2</sup> (81) — Chris Rodley va jusqu'à décrire Los Angeles comme le « personnage principal » du film (267). Le travail de Baqué se place « dans une perspective interne au texte, sans utiliser la connaissance encyclopédique ou pragmatique, mais plutôt le jeu du signifié du nom des lieux » (54), si bien qu'il aborde les niveaux figuratif, discursif et sémiotique dans son chapitre sur Los Angeles (68-82). Or, je souhaiterais ajouter à l'analyse de Baqué un travail sur la topographie de Los Angeles que Lynch semble avoir du mal à séparer de Hollywood : « Los Angeles, c'est bien plus que Hollywood, mais Hollywood y joue effectivement un rôle important » (Rodley 273, je traduis). L'étude qui suit propose ainsi de mettre en regard les représentations de l'espace, du rêve et du système hollywoodiens, qui sont

très clairement liés dans l'esprit du cinéaste, et de voir comment elles sont fortement mises à contribution dans la structure de ces trois films comme matière pour figurer une intériorité toute subjective. Elle s'inspire en partie de la dialectique du dehors et du dedans mise en évidence par Gaston Bachelard, pour qui « [l']espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. [...] Il concentre de l'être à l'intérieur des limites qui protègent. » (17) Nous verrons ainsi que dans ces films, comme dans les poèmes analysés par Bachelard, « [l']en-dehors et l'en-dedans sont tous deux intimes : ils sont toujours prêts à se renverser » (196).

### **Lost Highway : à la marge de Hollywood**

- 3 Si *Lost Highway* se déroule à Los Angeles et ses environs, Hollywood n'est que très peu visible dans le film et tient principalement lieu de décor. La plupart des scènes sont en intérieur, avec comme extérieurs principaux Mulholland Drive et le désert. Dans les trois plans d'ensemble de la ville [72:00, 72:05, 77:20], forme d'ouverture par rapport à la première partie du film centrée sur la maison des Madison (Baqué 75), le célèbre *smog* (brouillard de pollution) recouvre presque entièrement le nord de Los Angeles, à l'exception des sommets des collines qui délimitent le nord et l'est de l'agglomération, ce qui, paradoxalement, ne fait que renforcer l'atmosphère étouffante de *Lost Highway*. Lors de la première scène de poursuite, à la fin de laquelle Mr. Eddie (Robert Loggia) passe à tabac un conducteur irrespectueux du code de la route, la « mise en cadre », faite de plans souvent plongeants sur la route et les collines, n'exploite pas les nombreux points de vue sur l'agglomération qu'offrent les 39 kilomètres de la sinueuse Mulholland Drive du haut des collines au nord de Hollywood [60:50]. Si le désert pourrait évoquer au spectateur familier de la géographie du sud de la Californie la Vallée de la Mort (Astic 6 ; Baqué 125) ou le désert Mojave tout proches, l'ouverture proposée n'est que spatiale ; le désert « est lieu d'indétermination » (Astic 112) et donne lieu à « un processus d'abstraction corporelle », hérité du cinéma européen, qui met en valeur les personnages comme abstractions physiques et mentales (Baqué 126).
- 4 Les adresses des principaux lieux sont mentionnées par Renee/Alice (Patricia Arquette), à l'exception de celle de la famille Dayton qui est indiquée sur la carte d'identité de Pete, filmée en très gros plan [50:50], puis donnée par le personnel de la prison ; les repères spatiaux sont donc associés aux figures féminines ou à la loi, et non aux personnages masculins désorientés que sont Fred Madison (Bill Pullman) et Pete Dayton (Balthazar Getty). Les Madison habitent Hollis près de l'Observatoire [21:20], la famille Dayton Garland Avenue [51:00] ; le garage d'Arnie (Richard Pryor) se trouve au coin de Fifth [74:50], le Starlight Motel Sycamore Street [84:35] et la maison d'Andy (Michael Masee) à Deep Dell Place [91:45]. Ces noms de rues existent bel et bien mais ne correspondent pas toujours aux rues réelles, notamment Garland qui est au sud de Hollywood et au nord de *downtown* Los Angeles, alors que la vallée de San Fernando, que le scénario donne comme lieu de résidence des Dayton, se situe au nord, de l'autre côté des collines. Les collines constituent donc l'axe qui sépare les doubles, Pete et Fred, tandis que la délocalisation de Garland suggère que la seconde partie du film se replie littéralement sur la vallée de San Fernando. Les seuls plans d'ensemble de la ville offrent d'ailleurs des mouvements panoramiques, latéral pour le premier, ascendants pour les autres, allant de Hollywood au sud vers la vallée de San Fernando au nord. L'usage que fait le film de la topographie de Los Angeles distingue aussi deux pôles socio-géographiques selon l'axe nord-sud : au nord, la vallée de San Fernando qui ressemble effectivement à une « banlieue proprette très *middle-class* » (Baqué 57), alors que le scénario indique que les Dayton appartiennent à la classe ouvrière ; au sud, les collines de Hollywood, qui sont associées aux autres personnages, aisés, corrompus ou dangereux. C'est littéralement Hollywood, représenté métonymiquement par Mr. Eddie et Alice, le gangster et la femme fatale stéréotypés de film noir (Astic 107), qui menace Pete Dayton, l'attirant dans les collines et le crime, et c'est donc par métonymie que Hollywood devient « ville-personnage » dans la seconde partie du film, bien qu'à un degré moindre que dans *Mulholland Dr.*
- 5 Rien d'étonnant, donc, à ce que le premier plan où l'on aperçoit les lettres iconiques de la colline de Hollywood soit un gros plan de Pete Dayton quand il assiste au passage à tabac du

conducteur anonyme [62:15]. Elles apparaissent ensuite dans deux autres plans, dont un plan américain quand Mr. Eddie et ses hommes retournent à leur voiture [63:15]. La valeur iconique de ce panneau est telle qu'il est immédiatement identifiable même en arrière-plan flou, mais ce n'est bien entendu que le spectateur qui l'identifie, et non les personnages qui ne s'y intéressent pas — Pete ne s'intéresse d'ailleurs ni à l'industrie du cinéma, ni à ses mythes, du moins pas directement. L'écriteau n'est là que pour marquer la scène d'un intertexte hollywoodien : Pete, le rebelle à la James Dean<sup>3</sup> (Nochimson, *Passion* 215), a été arraché d'un univers plus proche de celui du *teen flick* par le gangster excentrique. Au vu de notre étude de la topographie de la ville, ces plans semblent confirmer que Pete ne voit ni le danger venant de Hollywood, ni son propre statut de cliché hollywoodien. En effet, la deuxième apparition du panneau, bien plus furtive — on ne l'aperçoit qu'un instant en bas de l'écran à droite —, a lieu lors du premier panoramique sur la ville qui est justement un mouvement du sud-est vers le nord-ouest juste après ce « moment magique » qu'est la rencontre de Pete et Alice.

6 Ces plans fonctionnent aussi comme des synecdoques d'un film qui se déroule à la marge de Hollywood. En effet, après la scène dans Mulholland Drive, Mr. Eddie propose à Pete un film pornographique en cassette vidéo [64:20] et Pete apprend par la suite qu'Andy fait des films pour Mr. Eddie [86:50]. Alice représente alors le stéréotype de la jeune femme prise au piège par l'industrie pornographique alors qu'elle cherchait du travail [87:15]. *Lost Highway* ne vise aucunement à attaquer l'industrie pornographique ; il ne fait que recycler les clichés qui y sont associés afin d'exprimer un trouble tout intérieur. L'industrie pornographique de la partie du film concernant Pete et Alice n'est qu'une variation, plus étoffée et plus grotesque, sur le thème des cassettes vidéos trouvées par Renee [9:25]. On passe d'une situation où Fred et Renee contemplent leur propre intimité alors qu'ils ne font que « dormir » [21:10] à une autre où un public assiste à une projection privée d'un film pornographique dans lequel joue Renee [119:40]. Déplacement, donc, de la culpabilité de Fred, dont la cassette vidéo constitue la preuve [39:50], vers une industrie pornographique corrompue et associée par métonymie à Andy et Mr. Eddie/Dick Laurent, dont la culpabilité est elle aussi avérée par le film que lui montre le Mystery Man [119:25]. D'où la remarque de Dick Laurent : « Vous et moi, Monsieur, on sait être bien plus affreux que ces fils de putes, pas vrai ? » [60:30] L'imagerie hollywoodienne de la seconde partie du film n'est que l'expression, le reflet du trouble intime du couple de la première, qui fait donc retour. Pete qui découvre l'image d'Alice dans un film pornographique [98:10], c'est Pete face à la culpabilité de Fred. Déplacement de l'intérieur vers l'extérieur que l'on retrouve dans les deux plans d'ensemble donnant à voir la ville recouverte du *smog*, qui rappelle la mystérieuse fumée dans la demeure sombre des Madison [16:55] et annonce le sable tourbillonnant dans le vent quand Alice et Pete font l'amour dans le désert [109:25]. Le passage de la vie close à la ville ouverte, comme de la cassette vidéo à la projection, n'est donc qu'un leurre et l'on ne peut qu'abonder dans le sens de Guy Astic lorsqu'il conclut que « *Lost Highway* filme le repli sur soi et les débordements de la vie intérieure en intensifiant, jusqu'à les brouiller, les rapports entre intériorité et extériorité. » (59)

### **Mulholland Dr. : Hollywood, du cadre aux quadrillages**

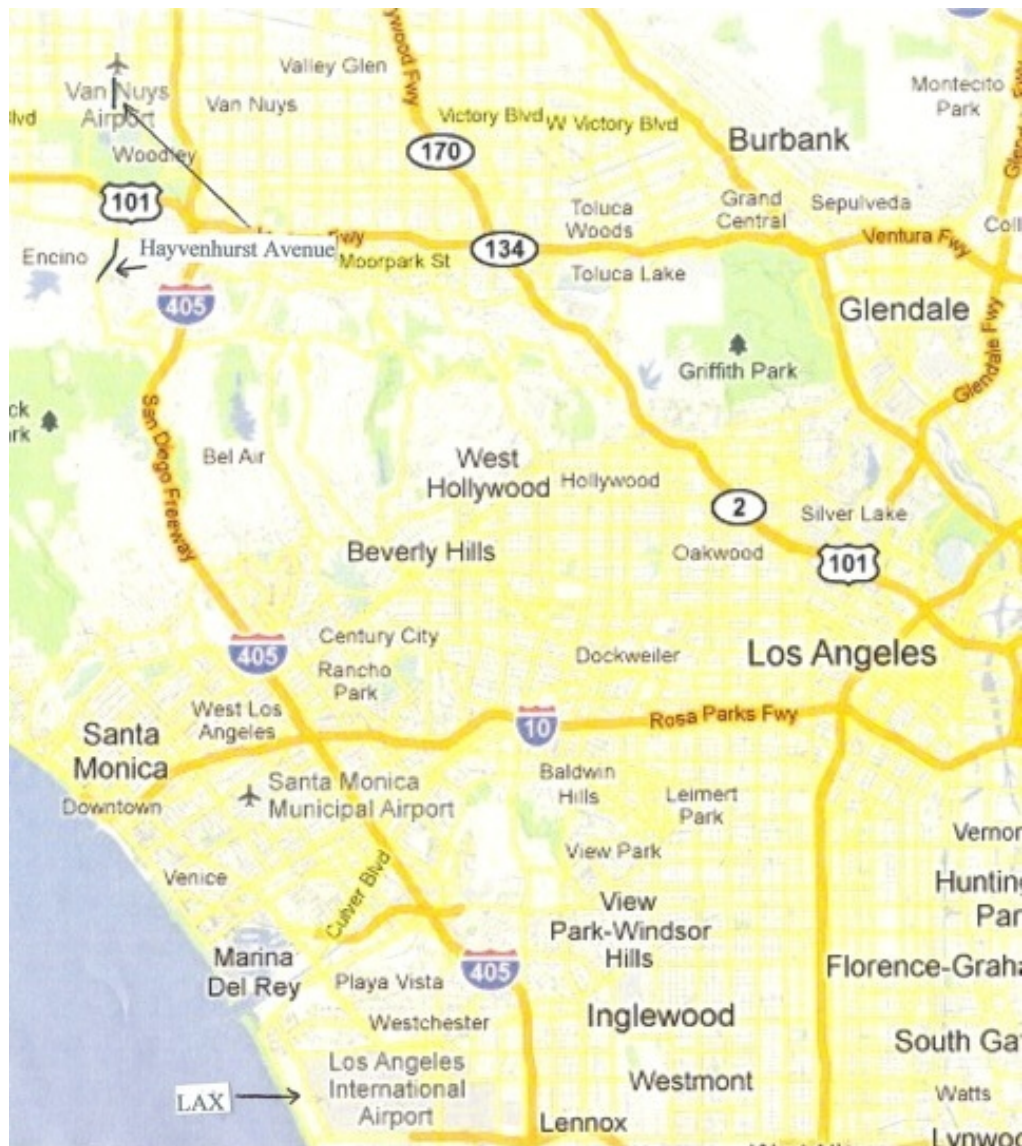
7 *Mulholland Dr.* porte le nom de la route aperçue dans *Lost Highway* de jour, vue cette fois-ci de nuit [2:30, 122:50], prenant le contre-pied du précédent film hollywoodien de Lynch : la nationale perdue, potentiellement introuvable, fait place à une route célèbre dans l'imaginaire hollywoodien (Rodley 268). Le film se déroule entièrement à Los Angeles et principalement à Hollywood, avec de nombreux intérieurs et plusieurs extérieurs souvent nocturnes. L'abréviation du mot « *drive* » dans le titre renvoie au panneau plutôt qu'au mot. Or, contrairement à *Lost Highway*, les indications de lieu sont plus souvent visuelles que verbales, avec des panneaux de rues au début du film — Mulholland Drive [2:15], Franklin Avenue [6:55] et Sunset Boulevard [7:30] —, des écriteaux avec adresse — Winkie's dans Sunset [11:10] — ou sans — le Banks Huntley Building [26:40] et Hoffy [42:55] qui sont des lieux réels. Certains lieux demeurent indéterminés, notamment le bâtiment gris au centre ville où Joe Messing (Mark Pellegrino) assassine Ed (Vincent Castellanos) [34:45], le Park Hotel [55:25] et le Silencio [100:30].

8 Les plans d'ensemble de l'agglomération de Los Angeles que nous offre le film dans les premières scènes, qui ont justement lieu dans Mulholland Drive, sont plus directement liés à un personnage que dans *Lost Highway* : la mystérieuse brune qui se nommera Rita (Laura Elena Harring). Le premier, un travelling de gauche à droite, semble suivre le parcours de la limousine sans pour autant en imiter le caractère sinueux [3:05]. Après l'accident de voiture, la scène offre d'abord des plans subjectifs de la ville montés en champ/contrechamp pour évoquer la perception déséquilibrée de la brune [6:05], puis des plans plus larges du personnage de dos avec les lumières de la ville en arrière-plan [6:30], et enfin un plan plongeant vraisemblablement subjectif, pas suffisamment large pour circonscrire la totalité de l'agglomération [6:50]. Lorsqu'on retrouve la limousine dans la seconde partie du film, avec cette fois-ci Diane Selwyn (Naomi Watts) comme passager, le travelling latéral a disparu [122:50]. Les lumières de la ville n'apparaissent alors qu'en arrière-plan des gros plans de Diane, qu'elle soit seule ou accompagnée de la brune Camilla Rhodes (Laura Elena Harring), tandis que la maison sert d'arrière-plan à Adam Kesher (Justin Theroux) et sa mère Coco (Ann Miller) [125:10]. On constate qu'il y a donc opposition entre, d'une part, les jeunes femmes et Adam, et, d'autre part, le début du film où la brune fait face à la ville seule, et la seconde partie où la ville constitue un arrière-plan pour les deux femmes. D'une certaine manière, Betty Elms (Naomi Watts) fait elle aussi face à la ville quand elle arrive à l'aéroport de Los Angeles, LAX, par le biais d'un contrechamp sur l'affiche très kitsch « Welcome to Los Angeles » qui suit le mouvement descendant de l'escalator sur lequel elle se trouve [17:30]. Il y a également une opposition entre le personnage d'Adam de la seconde partie du film et celui de la première, dans laquelle on l'aperçoit brièvement qui rentre chez lui de jour, l'agglomération s'étendant en contrebas [46:35]. Ces renversements ville/collines sont d'ailleurs annoncés très tôt dans le film quand les policiers, qui font d'abord face à l'accident avec la ville en arrière-plan [8:20], font ensuite face à la ville [9:00] ; là aussi, l'utilisation du champ/contre-champ finit par conférer à la ville la dimension d'un personnage mystérieux. Les avant-derniers plans du film offrent un nouveau renversement avec ces gros plans surexposés de Betty et Rita en blonde en surimpression sur un plan général du centre ville de Hollywood [135:35] ; les points de repère, le Egyptian Theater à droite (et donc à l'est) et le Hollywood Roosevelt Hotel à gauche (et donc à l'ouest), permettent de déterminer l'angle de prise de vue et d'affirmer que les collines sont en arrière-plan. Récapitulons : Rita fait face à la ville ; les policiers tournent d'abord le dos à la ville, puis lui font face ; Betty fait face à l'affiche ; Adam tourne le dos à la ville ; Diane et Camilla tournent le dos à la ville, tandis que Adam lui fait face ; Betty et Rita tournent le dos à Hollywood et aux collines. Ces renversements jouent donc un rôle structurant dans le film : basés sur des oppositions — ville/collines, masculin/féminin, etc. — et liés à une certaine violence — l'accident, l'humiliation d'Adam qui est filmé en plongée quand il repart dans sa voiture [49:40], l'humiliation de Diane —, ils aboutissent à une fusion (personnages féminins + ville + collines) marquée par la surimpression.

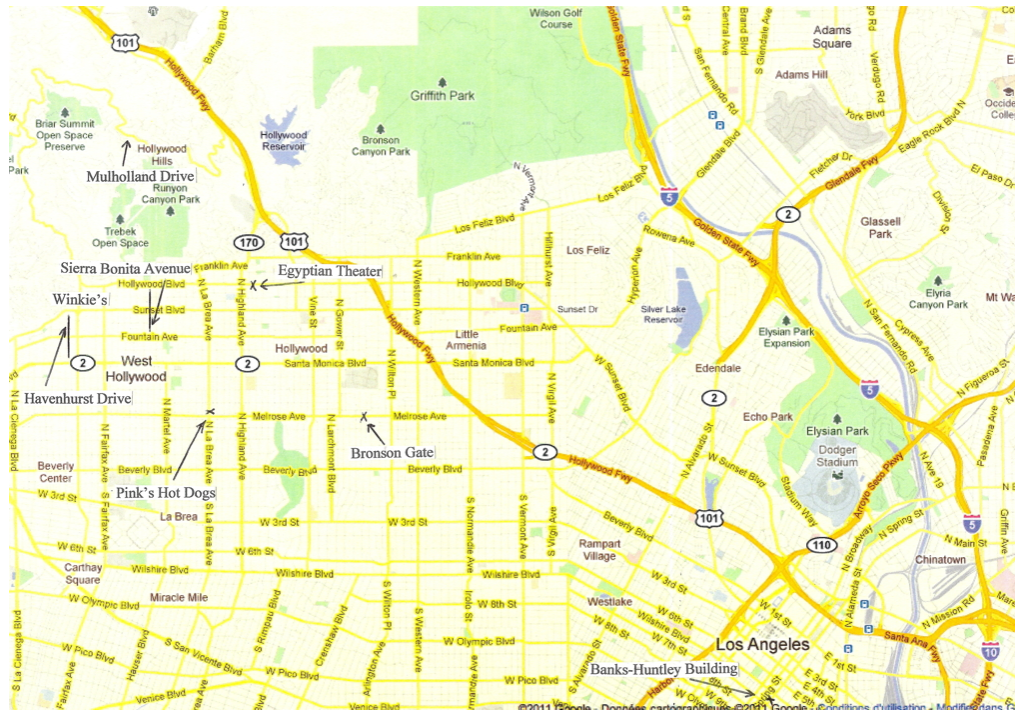
9 Baqué remarque que, « [s]i la tradition européenne [notamment Baudrillard dans *Amérique*] voit en Los Angeles l'actualisation du désir américain d'expansion horizontale, Lynch en révèle la dimension verticale » (72). En effet, ces diverses scènes opposent aussi l'horizontalité (les plans de la ville) à la verticalité (les collines et l'escalator). La violence liée à Mulholland Drive ramène systématiquement les personnages vers l'horizontalité de Los Angeles : la brune, dont la limousine gravissait la colline, redescend vers la ville à pied ; Betty descend l'escalator ; Adam se fait mettre à la porte de sa maison et devra loger dans un hôtel miteux du centre ville ; Diane, après la soirée *glamour* chez Adam, se rend au Winkie's dans Sunset Boulevard [130:30], dont la valeur symbolique au niveau extrafilmique est significative, puisque Lynch explique qu'autrefois les figurants faisaient la queue le matin au coin de la rue dans l'espoir de trouver du travail (Rodley 277) — on pense bien sûr à Diane qui a obtenu des petits rôles grâce à Camilla [128:25].<sup>4</sup> On retrouve l'opposition horizontalité/verticalité dans les deux plans des gratte-ciel du centre ville de Los Angeles : le premier un travelling de droite à gauche, le second une plongée verticale qui ne permet pas de saisir le centre ville dans son ensemble [26:20]. Les deux mouvements de caméra tracent deux axes perpendiculaires aux niveaux de l'angle — le premier plutôt horizontal, le second vertical — et de l'écran — le premier

de droite à gauche, le second de bas en haut. Les deux travellings aériens sur la colline de Hollywood tracent également des droites perpendiculaires. Le premier est un travelling avant qui suit l'arrivée de Betty [19:05], tandis que le second, qui précède la scène dans laquelle Betty répète avec Rita, est un travelling de la droite vers la gauche [66:25], comme le premier plan du centre ville de Los Angeles de jour. Ces plans aériens évoquent effectivement des dangers inconnus (Nochimson, "All I Need is the Girl" 168), mais pour Baqué « les deux plans sur les lettres de Hollywood [...] inscrivent le désir morbide de cinéma de Betty, son attraction irrésistible vers un centre imaginé du septième art, sur l'écran de la fiction » (80). Contrairement à *Lost Highway*, ce n'est donc pas la « mise en cadre » mais « la mise en chaîne » qui associe le panneau à un personnage. Le travelling latéral indique que le panneau n'a pas valeur de texte mais plutôt d'icône, tout comme le titre *Mulholland Dr.*, mais il imite également le mouvement est-ouest que Diane a parcouru pour aller de l'Ontario à Hollywood [25:10], de la même manière que le premier travelling frontal suit le trajet parcouru par Betty de l'aéroport LAX au sud de Hollywood. Comme le plan de Los Angeles qui suivait le parcours de la limousine au début du film, ces travellings reflètent le mouvement à la fois spatial et intérieur d'un personnage.

### Mulholland Drive Map



### Mulholland Drive Plan



- 10 *Mulholland Dr.* est structuré non seulement par l'horizontalité et la verticalité associées à Los Angeles, mais aussi par des axes parallèles ou perpendiculaires qui sont liés au quadrillage de la ville ainsi qu'aux trois personnages principaux. La mystérieuse brune est d'abord associée à Mulholland Drive, puis aux panneaux de Franklin et Sunset ; les deux dernières occurrences sont d'ailleurs symétriques, les mouvements de caméra permettant à la « mise en cadre » de passer, dans un premier plan, du premier panneau au personnage, puis, dans un second plan, du personnage au second panneau. Si l'on peut arguer de la valeur mythique de Mulholland Drive et de Sunset Boulevard, ainsi que de la valeur intertextuelle de Sunset en référence à l'un des films préférés de Lynch (*Rodley 71*), *Boulevard du crépuscule* (Billy Wilder, 1950), Franklin ne sollicite pas une connaissance spectatorielle hollywoodienne. Baqué note que Mulholland et Sunset sont parallèles (149-50). Or, il me semble que Franklin a été, en partie, choisie<sup>5</sup> parce qu'elle est parallèle aux autres, de façon à ce que la brune soit clairement associée à un axe est-ouest alors même qu'elle se déplace du nord vers le sud.
- 11 Baqué remarque que « [d]ans *Mulholland Dr.* [les adresses] servent avant tout à donner une direction » (2006, 57). Effectivement, c'est le trajet parcouru qui prime, et donc l'axe plutôt que le point. Mulholland Drive est d'ailleurs le seul nom de rue que prononce la brune, en tant que Rita [45:25], puis en tant que Camilla [122:25]. Betty, quant à elle, est associée à des noms de rue qu'elle prononce : elle dit au taxi de l'emmener à Ha(y)venhurst [18:35] et trouve Sierra Bonita, l'adresse de Diane Selwyn, sur la carte de Hollywood [59:25]. Les rues mentionnées par Betty existent bel et bien. La morphologie est sans doute pour quelque chose dans le choix de ces rues. La jolie montagne s'oppose aux montagnes maléfiques que traverse Mulholland Drive. *Haven* en anglais signifie refuge, tandis que *hurst* évoque aussi bien *hurt* (souffrance, souffrir) ou *hearse* (corbillard) en anglais que *Herz* (cœur, courage) en allemand ; l'appartement de Aunt Ruth (Maya Bond) représente bien un lieu dans lequel la brune trouve refuge, et où Betty et Rita vont s'aimer, alors même que plane la mort. Par contre, il existe une incertitude concernant l'identité de la première rue, dont l'orthographe indiquée par les sous-titres du DVD américain serait Havenhurst, alors que les sous-titres du DVD français et des chaînes câblées américaines l'épellent Hayvenhurst<sup>6</sup>. Dans le premier cas, le film situerait la maison d'Aunt Ruth, dont l'adresse est le 1612, dans un espace indéfini au nord de Sunset, puisque les numéros de rue s'arrêtent autour du 1471 ; il en est de même pour l'appartement Sierra Bonita dont l'adresse est le 2590 (les numéros de rue s'arrêtent autour des 1760), alors que l'adresse qui figure dans la deuxième partie du film (6980 Mulholland Drive) est une

adresse possible. Autrement dit, ces lieux-clés de la première partie du film n'existeraient pas (du moins pas dans notre réalité). Ce premier cas de figure est le plus plausible, le film situant la maison de Aunt Ruth à Hollywood près de Franklin et Sunset, et donc non loin de Havenhurst. Dans le second cas, *Mulholland Dr.* déplacerait Havenhurst comme *Lost Highway* déplace Garland : la vraie Havenhurst se trouverait de l'autre côté de la colline, au nord de Hollywood. Autrement dit, sur la carte de Los Angeles, l'appartement de Ruth serait à peu près symétrique à la maison de Diane à Sierra Bonita par rapport à l'axe que constitue Mulholland Drive. Le déplacement opéré par le film constituerait alors un déni de la place centrale de Mulholland Drive que lui attribue pourtant le titre du film, et donc un déni d'une éventuelle symétrie, par exemple, entre ce que l'on considère généralement comme étant les deux parties du film. Alors que la seconde partie de *Lost Highway* se replie dans la vallée de San Fernando, la première partie de *Mulholland Dr.* se replierait sur Hollywood, avec la colline d'un côté, et le centre ville de Los Angeles de l'autre.

12 Betty est, par ailleurs, associée à un axe nord-sud : Havenhurst Drive, Havenhurst Avenue et Sierra Bonita Avenue sont parallèles entre elles, et perpendiculaires aux rues associées à la brune ; elles sont aussi parallèles à North La Brea Avenue, sur laquelle se trouve Pink's, ce qui renforcerait l'hypothèse émise par certains internautes selon laquelle Laney, la prostituée blonde coupée au carré (Rena Riffel), représente un double de Betty/Diane ce qui renforcerait l'hypothèse émise par certains internautes selon laquelle Laney, la prostituée blonde coupée au carré (Rena Riffel), représente un double de Betty/Diane<sup>7</sup>. Pourtant, au niveau de ses déplacements spatiaux, Betty se rend à deux reprises dans des lieux associés à un axe est-ouest : le premier est justement le Winkie's de Sunset [50:40], le second le studio Paramount dont la Bronson Gate se trouve Melrose Avenue [70:30]. Or, c'est l'enquête sur l'identité de Rita qui conduit les deux femmes à Winkie's et c'est justement là qu'elles apprennent qu'un accident a bien eu lieu dans Mulholland Drive, Betty faisant croire qu'elle habite à proximité [51:25]. Cette scène représente ainsi l'intersection entre les deux axes associés à Rita et à Betty et condense trois scènes successives dans la seconde partie du film — du coup de fil de Camilla l'invitant à Mulholland Drive, en passant par la soirée chez Adam, à la rencontre avec l'assassin Joe Messing (Mark Pellegrino) chez Winkie's [121:30] — où Diane opère un va-et-vient sur un axe nord-sud. L'audition, quant à elle, représente l'aboutissement du voyage est-ouest de Betty, mais aussi de sa rencontre ratée avec Adam. L'association de l'axe est-ouest avec Rita constitue ainsi un déni à plusieurs niveaux : déni des déplacements spatiaux de Diane mais aussi de Rita, puisque l'accident la conduit à abandonner l'axe est-ouest pour suivre l'axe nord-sud, alors que, dans la seconde partie du film, Camilla fait le trajet inverse, du sud vers le nord ; déni, donc, de la réussite de Camilla, dont la preuve est apportée à Mulholland — un invité remarque que Camilla était « super » dans *The Sylvia North Story* [127:35] ; déni de la relation qu'entretiennent les deux blondes avec l'axe est-ouest, Betty qui est venue du Canada, Diane qui a commandité l'assassinat de Camilla au Winkie's de Sunset.

13 Déni, enfin, de la place centrale que tient Adam, le rival de Diane, dans la première partie du film, déni tel que les critiques le relèguent souvent à une place secondaire alors que la première partie du film repose en grande partie sur le parcours du cinéaste ; Lynch lui-même sympathise avec les tourments qu'endure son personnage (Rodley 275). Alors qu'Adam habite Mulholland Drive et serait donc associé au même axe que Camilla, ses déplacements dans la première partie du film l'associent à un axe nord-ouest, condensant ainsi les lieux associés à Betty et les déplacements de Diane. Personnage que l'on voit trois fois au volant de sa voiture [44:30, 49:40, 61:55], Adam opère un va-et-vient entre deux pôles : les gratte-ciel du *downtown*, son domicile de Mulholland Drive, l'hôtel miteux en centre ville dont le nom, le Park Hotel, rappelle des hôtels beaucoup plus prestigieux de la région [55:25], et le corral du Cow-boy au canyon de Beachwood dans les collines au nord de Hollywood [58:30]. Comme dans *Lost Highway*, la verticalité a « également la vocation d'établir une hiérarchie sociale des personnages. » (Baque 74) Les gratte-ciel représentent le pouvoir financier qui intervient dans le film et la vie d'Adam, et contrastent donc avec le bâtiment gris dans lequel se trouve le bureau d'Ed [34:45]. L'hôtel au centre ville évoque un milieu social plus modeste que celui des collines. Quant au canyon de Beachwood, il représente la frontière du *Far West*, comme

le suggèrent les plaisanteries d'Adam [58:20]. D'ailleurs, le premier plan de l'agglomération, qui ouvre le récit d'Adam, donne l'impression que la ville s'arrête aux collines ; légèrement en plongée, avec les collines et les montagnes en arrière-plan, il ne permet pas de voir que la ville se poursuit au-delà. Or, c'est bien à Beachwood que se termine le cheminement d'Adam quand il accepte de laisser le Cow-boy « conduire la carriole » [65:10]. Le film ne donne pas à voir Adam se rendant au studio où il fait son casting ; c'est Betty qui nous y mène et on y trouve Adam assis [80:00], comme lorsqu'on le voit pour la première fois attendant l'arrivée des frères Castiglione [26:50]. Les décors muraux du studio déclinent les trois espaces socio-géographiques qu'il a parcourus : les grands espaces derrière l'actrice faisant le casting, les immeubles illuminés derrière Betty, l'usine et les *brownstones* derrière Adam [79:45].

14 Alors qu'une rencontre entre Betty et Adam paraît inévitable, les agents de casting souhaitent présenter Betty au cinéaste à la mode [78:40], leurs trajectoires narratives ne font que se frôler (Nochimson, "All I Need is the Girl" 172) et sont donc maintenues parallèles, ce que soulignent les zooms avant sur les visages de Betty et d'Adam montés en champ/contre-champ. Or, le plateau de tournage dans la seconde partie du film est bien le lieu où les trois personnages sont réunis pour la première fois dans une scène qui conjugue plusieurs renversements sur le mode de la répétition avec différence [108:00] : le champ/contre-champ sépare Diane d'Adam et Camilla, et souligne la prise de conscience qu'Adam est un rival ; ce dernier est au volant d'une voiture, mais cette fois avec Camilla comme passagère ; en arrière-plan de Diane, on perçoit un quartier urbain plus modeste, avec un panneau « Repairs Radio T.V. » à une fenêtre, bâtiment dans lequel pourrait vivre ou travailler le personnage secondaire qu'elle incarne, vêtue d'une robe grise peu reluisante, tandis que, derrière le couple *glamour*, on croit distinguer des gratte-ciel, les associant ainsi au pouvoir. J'ai parlé de déni car, dans la première partie du film, la « mise en cadre » avait lié Betty et Adam avec les travellings de la droite vers la gauche décrits ci-dessus, alors que la brune était associée à un travelling de la gauche vers la droite. Les trois personnages sont, bien entendu, liés par le titre du film : si Rita, Betty, Camilla et Diane prononcent les mots « Mulholland Drive », c'est Adam qui y vit, et c'est d'ailleurs le second lieu dans lequel les trois personnages sont réunis. Enfin, dans la première partie du film, la « mise en chaîne » permet à la fois de séparer les histoires de Betty et Rita, d'un côté, et d'Adam, de l'autre, grâce au montage en parallèle, mais aussi de les lier, avec notamment ces fondus enchaînés qui passent souvent par un motif visuel « profilmique » dont la valeur iconique hollywoodienne est attestée aussi bien par le premier plan du panneau de la colline de Hollywood, que par l'affiche à l'aéroport et certaines autres montrées dans *Mulholland Dr.* : il s'agit des rangées de palmiers qui bordent les rues et accentuent aussi bien le quadrillage horizontal que la verticalité de l'agglomération de Los Angeles.

15 On les aperçoit à quatre reprises. La première fois, les palmiers forment une rangée diagonale quand la brune descend Franklin [7:15]. Les trois autres occurrences n'incluent aucun personnage : la première suit le plan du vieux couple (Jeanne Bates et Dan Birnbaum) dans leur taxi et précède le travelling frontal sur Hollywood [19:00] ; la seconde est insérée entre des plans rapprochés d'Adam et de Betty [45:10] ; la troisième a lieu quand Betty et Rita se rendent chez Diane Selwyn [84:00]. Ces plans en contre-plongée évoquent la verticalité ainsi que le parallélisme, mais les fondus enchaînés soulignent qu'il y a aussi lien. Le deuxième plan, qui est le seul frontal, constitue les rangées de palmiers en droites perpendiculaires à l'écran, renforçant l'idée que les trajectoires d'Adam et de Betty sont parallèles. Au vu de la diégèse, toutes les occurrences des palmiers sont liées à la mort littérale ou symbolique : la sentence de mort de Camilla est prononcée dans *Sunset*, vers lequel se dirige Rita ; Diane se suicide après avoir été poursuivi par le vieux couple ; Adam vit ce que Lynch lui-même décrit comme une mort artistique ; Betty et Rita découvrent une jeune femme morte à Sierra Bonita. Le plan qui lie Adam et Betty suit une scène dans laquelle Adam se dirige vers Mulholland Drive, et vers un second traumatisme, cette fois dans son couple, et précède la scène dans laquelle Rita prononce le nom de la rue, lieu de l'accident de Rita et du traumatisme de Diane. Les rangées obliques de la gauche vers la droite constituent des lignes de fuite qui mènent hors-champ ; elles rappellent le travelling de la ville lié à Rita et s'opposent, dans le même temps, aux travellings de la droite vers la gauche liés à Betty et Adam. Il n'est donc pas étonnant

que Rita soit le seul personnage que la « mise en cadre » inclut avec les rangées de palmiers. Celles-ci, obliques, rappellent que les clichés hollywoodiens mènent à la mort. Elles annoncent les lignes formées par les lumières de la ville qui longent les rues que prend Adam en se rendant chez le Cowboy [61:55], ainsi que l'autoroute menant au Silencio [99:40], second nom de lieu prononcé par Rita [98:05], filmée en panoramique de la gauche vers la droite. C'est donc plus généralement le mouvement de la gauche vers la droite qui évoque la mort dans *Mulholland Dr.* ; Diane marche à reculons vers la droite avant de se suicider [134:50]. L'association de Betty et d'Adam par un mouvement vers la gauche constitue un déni de plus : il évoque la nostalgie du rêve hollywoodien et de la *success story* dont se nourrit ce sous-genre de la comédie musicale qu'est « *a star is born* » (Shostak).

- 16 On voit donc que la place de Hollywood dans *Mulholland Dr.* ne se réduit pas à une « satire » du système hollywoodien (Rodley 274), dans laquelle d'insaisissables luttes de pouvoir prennent le dessus sur la création artistique et où le rêve tourne inéluctablement au cauchemar, ni aux références filmiques qui façonneraient la subjectivité de Diane Selwyn. Baqué a aussi montré que

les quartiers filmés par Lynch renvoient tous à une époque précise de l'histoire du cinéma américain : le cabaret Silencio renvoie à la fois aux origines foraines du cinéma et à l'époque du muet ; le ranch du Cowboy à l'épopée du western ; les studios où ont lieu les auditions à la comédie musicale ; l'hôtel de Cookie aux grandes heures du film noir des années 40 et la maison du cinéaste à la propreté lisse de l'imaginaire hollywoodien contemporain. (76)

- 17 On peut ajouter à la liste les chalets de Sierra Bonita, surnommés Dwarfland, construits par Disney et qui ont servi de studio d'animation<sup>8</sup>, ainsi que l'appartement de Aunt Ruth, domicile du scénariste Dixon Steele (Humphrey Bogart) dans un autre méta-film hollywoodien, *In a Lonely Place* (Nicholas Ray, 1950), qui aborde aussi les thèmes du mystère, de l'amour et de la violence. Hollywood, le système, la ville et le mythe, sert de matière première à une expression de l'intime et à la construction de ce que Lynch considère comme « une histoire d'amour » (Rodley 289), la corruption du système de la première partie du film faisant place à une corruption bien plus personnelle, quand l'argent permettant de choisir « la fille » appartient non pas à des producteurs [29:10], mais à une amante déçue [130:55].

### ***Inland Empire* : les fantômes de Hollywood**

- 18 Dans *Inland Empire*, Nikki Grace (Laura Dern) obtient le rôle de Susan Blue dans *On High in Blue Tomorrows*, film mis en scène par Kingsley Stewart (Jeremy Irons) et censé relancer sa carrière ; à ses côtés, une star en vogue, Devon Berk (Justin Theroux) joue le rôle de Billy Side. Le film s'avère être un *remake* non avoué d'un film polonais réputé hanté et Nikki/Susan se perd dans différentes couches de réalité et de fiction. Comme *Mulholland Dr.*, *Inland Empire* est directement associé à l'agglomération de Los Angeles. Lynch raconte deux anecdotes pour expliquer son origine : Laura Dern lui aurait dit que son mari avait grandi dans le Inland Empire, puis le frère de Lynch aurait retrouvé, dans la cabane de leurs parents dans le Montana, un vieil album appartenant à Lynch enfant, dans lequel se trouvait une photo avec les mots « Inland Empire » écrits au dessous<sup>9</sup>. Lynch livre ici un indice fondamental : il y a *deux* Inland Empire aux Etats-Unis. Le premier, auquel fait référence Dern, commence à la frontière entre les comtés de Los Angeles et d'Orange, à l'ouest, et de San Bernardino, à l'est, comprend les villes de San Bernardino et de Riverside, et s'étend jusqu'aux frontières du Nevada et de l'Arizona ; si Mulholland Drive représente la frontière nord de Hollywood, le Inland Empire n'est pas une limite mais une étendue coupée de l'océan et de Hollywood. Le second Inland Empire se situe dans le Nord-Ouest des Etats-Unis, entre la chaîne des Cascades dans l'est de l'État de Washington et les Rocheuses dans l'ouest du Montana ; c'est d'ailleurs la région où Lynch a grandi. Cette double identité renvoie, bien sûr, aux multiples dualités du film, tout en y ajoutant une dimension extrafilmique qui oppose la biographie du cinéaste à celle de son actrice principale.
- 19 Si le Inland Empire du film semble bien être californien, le film n'en exploite pas pour autant les caractéristiques géographiques et topographiques ; la connaissance que peut en avoir le spectateur ne peut donc être qu'extrafilmique car, contrairement à *Mulholland Dr.*, le titre

*Inland Empire* ne puise pas dans une mémoire cinéphilique collective mais renvoie, pour la plupart, à du non connu. La majeure partie des scènes se déroule en intérieur dans des lieux indéterminés, notamment les maisons des Grace [8:30] et des Side [105:20] qui ne sont d'ailleurs pas sans ressemblance. Les changements de langue, de décor et d'effet visuel ne permettent que rarement de savoir avec certitude si les personnages sont en Californie ou en Pologne. Certains intérieurs « hollywoodiens » ont vraisemblablement été tournés à Łódź ; selon John Orr, l'intérieur de la maison des Grace ressemble au palais Poznanski, tandis que le studio de tournage de Kingsley pourrait très bien être une usine abandonnée à Łódź (40). Certains des extérieurs, par exemple la ruelle où Sue trouve une porte qui la mène au plateau de tournage [57:35], sont eux aussi indéterminés.

20 Les seuls plans d'ensemble nocturnes d'une ville sont un enchaînement de deux panoramiques, le second extrêmement rapide, dont l'absence de repère ne permet pas de préciser le lieu [105:05] ; l'horizontalité de cette ville inconnue évoque aussi bien l'agglomération de Los Angeles que celle de Łódź, même si la scène suivante, qui se déroule chez les Side, suggère qu'il s'agit de la première. Les lumières de la ville de Los Angeles, vues du haut des collines de Hollywood, n'apparaissent clairement que sur les murs du plateau de l'émission télévisée de Marilyn Levens (Diane Ladd) [20:00]. Disposée comme une baie vitrée en arrière-plan de la présentatrice et de ses invités, cette peinture murale, dont le côté kitsch n'est pas sans rappeler l'affiche à l'aéroport dans *Mulholland Dr.*, suggère que le rêve hollywoodien, et par là même, la verticalité qu'offre une telle émission — la scène se termine sur un gros plan de l'annonceur qui explique que l'émission est diffusée en direct de Hollywood « où les stars font des rêves et les rêves font des stars » [21:10] — ne sont que vulgaire trompe-l'œil ; c'est « l'appât »<sup>10</sup> hollywoodien dont parle Lynch en entretien. Par contre, les quelques extérieurs identifiables par leur valeur iconique sont tous hollywoodiens. Alors que dans *Mulholland Dr.* la caméra aérienne avançait vers le panneau sur la colline de Hollywood, dans *Inland Empire* la caméra terrestre, vraisemblablement placée sur le toit d'un studio avoisinant, opère un zoom arrière et un panoramique vers le bas qui révèle en avant-plan le studio 32 et relègue le célèbre panneau à l'arrière-plan, puis au hors-champ [18:30]. Moins évidents, les palmiers en arrière-plan, souvent au bord du cadre, qui ont déjà été aperçus derrière le studio 32, et dont la valeur iconique est fait grand usage dans *Mulholland Dr.*, laissent à penser que la maison des Blue et de leur voisin le Phantom (Krzysztof Majchrzak) sont bien situées dans le sud de la Californie [93:20, 93:40, 99:55, 115:25]. À l'exception de la scène au carrefour de Hollywood et de Vine, l'iconographie hollywoodienne est donc très peu exploitée et systématiquement rejetée à l'arrière-plan ou au hors-champ, comme les affiches de film dans le cabaret, parmi lesquelles on parvient tout juste à reconnaître celle de *Lolita* (Kubrick, 1962) [127:40], à l'inverse de l'affiche de *Gilda* (Vidor, 1946) filmée en gros plan dans *Mulholland Dr.* [24:00].

21 Pourtant, Hollywood constitue bien un cadre dans la structure même de *Inland Empire*. En effet, le zoom arrière sur le panneau Hollywood qui s'arrête sur les façades des studios en annonce un autre qui ramène à l'intérieur du studio, révélant que la scène qui se déroule au carrefour de Hollywood et de Vine est en fait un élément du film de Kingsley [146:00] ; il rappelle aussi le travelling arrière qui, dans *Mulholland Dr.*, révèle le dispositif cinématographique au niveau diégétique [78:55] (Baque 334). La scène du carrefour représente l'unique (ou presque) occurrence où la topographie de Los Angeles est exploitée et, plus exactement, énoncée par un personnage. Une jeune Asiatique (Nae), l'une des trois personnes sans domicile fixe auprès desquelles Sue vient s'écrouler, explique qu'il est possible de se rendre en transport en commun à la ville de Pomona à partir du carrefour de Hollywood et Vine et même de « faire tout le tour de [go all around] Hollywood » [139:50], vraisemblablement grâce à la station de métro de la ligne rouge ainsi qu'aux lignes de bus qui y passent. Reliant Hollywood au *Inland Empire*, la vallée de Pomona marquant la frontière entre les comtés de Los Angeles et de San Bernardino, son monologue constitue le carrefour comme le centre de cet espace circulaire que serait Hollywood. Il rappelle les propos de Marilyn Levens qui se constituait, elle et son émission retransmise en direct de Hollywood, comme centre du monde en utilisant également la préposition « around » [21:05]. Ces deux scènes hollywoodiennes semblent faire de Hollywood le centre à la fois du monde et de la structure

du film de Lynch. La circularité spatiale qu'elles évoquent reflète la circularité du film de Kingsley, *On High in Blue Tomorrows*, mots prononcés par une autre femme sans domicile fixe, celle-ci afro-américaine (Helena Chase) [145:05], alors que Sue n'avait cité que les deux derniers mots du titre dans la première scène du film de Kingsley tournée elle aussi en extérieur [36:25]. Elle reflète également la structure de *Inland Empire*, avec ce gros plan de la première page du manuscrit qui apparaît très tôt dans le film [23:20].

22 Lynch décrit le film comme étant « plutôt une spirale » (Aubron 14). Or, à la circularité s'ajoute une verticalité socio-géographique mais aussi spirituelle. Marilyn Levens, qui veut à travers son émission donner l'impression qu'elle domine Hollywood — les propos de la présentatrice, ainsi que la perspective des peintures murales, rappellent par ailleurs l'idée de surveillance développée dans *Lost Highway* (Astic 76-81) et reprise dans *Mulholland Dr.* (Baqué 2006, 74-75) —, représente le double inversé des sans-abri qui guident Sue vers la lumière et la mort [144:50], alors que Marilyn cherche plutôt à traîner Nikki Grace et Devon Berk dans la boue. Mais malgré une « mise en cadre » proche du « cinéma vérité » (Orr 41), à savoir le gros plan du panneau « Hollywood Star Food Market », un lieu réel [138:30], la scène du carrefour est elle aussi un trompe-l'œil monté de toutes pièces par Kingsley et son équipe. Il y aurait (au moins) deux Hollywood au centre de *Inland Empire*. La description qu'en fait Lynch, qui ressemble étrangement au monologue de la jeune Asiatique, offre peut-être une autre interprétation : « c'est Los Angeles aujourd'hui. Il y a différents mondes au même endroit. C'est ce qui est merveilleux. Il suffit de prendre le bus et on passe d'un monde à l'autre. » (Aubron 14) Si la verticalité offre plusieurs mondes aux niveaux social (les stars / les prostituées), ethnique (les Blancs / les minorités) et spatial (le studio de télévision / la rue), c'est aussi le cas de l'horizontalité, comme le suggère le mouvement de caméra. La topographie exprimée par la jeune Asiatique constitue donc un espace circonscrit contenant plusieurs mondes — Hollywood — qui en rejoint un autre — le Inland Empire — au niveau de cette ville frontière qu'est Pomona.

23 Étrangement, l'unique occurrence verbale de « Inland Empire » dans le film a lieu dans une scène qui se déroule en Pologne et en polonais, quand Piotrek Król (Peter J. Lucas) apprend que l'homme dont il cherche la trace avait prononcé ces mots [111:20]. Or, cette scène annonce la scène du carrefour de Hollywood et de Vine puisqu'elles constituent toutes deux le Inland Empire comme destination, à cette différence près que la scène en Pologne ne fournit pas l'itinéraire. Reste à savoir de quel Inland Empire il s'agit. Si Hollywood est désigné comme centre du monde, le(s) Inland Empire représente(nt) plutôt l'ailleurs potentiellement inaccessible (la femme noire doute des indications de la jeune Asiatique), non nommé (la jeune Asiatique ne parle que de Pomona) ou non connu (des Polonais), à la fois de Hollywood et de Łódź, villes doubles de par leur lien avec l'industrie du cinéma (Orr 29, 41).

24 Si la troisième partie du film s'ouvre à Hollywood et joue sur la valeur iconique du *Walk of Fame*, les noms sur les étoiles demeurent illisibles, à l'exception de celui de Dorothy Lamour (1914-1996), près duquel Sue reçoit un coup de couteau de l'un des avatars de Doris Side (Julia Ormond) [137:50]. Ce rapport de contiguïté suggère que Sue meurt littéralement d'amour et rappelle la femme brutalisée de *Blue Velvet*, dont le prénom était déjà un hommage à l'héroïne du *Magicien d'Oz* (Fleming, 1939), qui elle aussi avait fait un voyage intérieur. Il indique aussi que Sue représente l'envers du rêve hollywoodien. Comme *Mulholland Dr.*, *Inland Empire* condense deux clichés opposés du rêve hollywoodien dans le même corps : alors que Watts jouait Bety, l'« archétype » « de l'ingénue fascinée par la lumière du strass » (Baqué 332), et Diane, la victime du mirage hollywoodien, Dern joue à la fois l'actrice (Nikki Grace) qui fait son grand retour à Hollywood [18:55] et la prostituée (Sue Blue) qui meurt parmi les étoiles du *Walk of Fame*, lieu occupé par des marginaux dans lequel la présence des stars n'est qu'iconique. Ce que le zoom arrière révèle, c'est qu'une star vient pourtant de renaître. Le cauchemar hollywoodien de Sue permettrait donc la réalisation du rêve hollywoodien de Nikki, applaudie par le cinéaste et son équipe, Kingsley ayant prédit que ce film pouvait les propulser au rang de stars [19:20]. La fin tragique de *On High in Blue Tomorrows* pourrait offrir un *happy end* à *Inland Empire*.

25 Les zooms arrière ont aussi en commun de lier extérieur et intérieur, soulignant ainsi leur rapport ambivalent. Le premier attire vers le studio 32, un bâtiment blanc identique au studio 4 dans lequel l'équipe de Kingsley va tourner. Le tournage du film dans le film confère une certaine linéarité temporelle à la première heure de *Inland Empire* : l'équipe se rencontre [18:35], promet le film [19:45], répète alors que les décors ne sont pas encore finis [23:15], tourne une scène diurne en extérieur qui devrait être la dernière — Kingsley regrette le fait qu'ils ne pourront plus profiter de ce temps magnifique [36:50] —, puis tourne une série de scènes en intérieur dans le studio 4 [44:40]. L'équipe tâche d'éliminer tout bruit provenant de l'extérieur — par exemple des voitures [48:15] — et ne cesse de s'inquiéter des éclairages [42:40], ce qui attire l'attention sur les ténèbres dans lesquelles est plongé le tournage, tandis que la répétition de la phrase « *Check the gate* » (*gate* veut dire « poil »<sup>11</sup>, mais aussi « portail » en anglais) évoque l'atmosphère claustrophobe du film [47:35, 146:50]. Le second zoom arrière rappelle ainsi que tout ce qui s'est passé dans l'intervalle, et notamment dans le *Inland Empire*, se serait déroulé à l'intérieur d'un studio, et peut-être dans l'intériorité même de Nikki Grace, perdue dans son rôle. D'ailleurs, quand Nikki émerge de son personnage sous les acclamations de l'équipe [147:20], puis sort du studio 4 [150:10], ce n'est que pour être transportée dans un nouvel intérieur, un cinéma vide dans lequel on projette *On High in Blue Tomorrows* [150:45], qui la ramènera à la demeure de Sue [153:35]. Lynch a comparé la structure narrative de *Lost Highway* à un ruban de Moebius (Rodley : 267) et celles de *Mulholland Dr.* et de *Inland Empire* à une spirale, mais il me semble que la structure de *Inland Empire* rappelle aussi les anneaux de Borromée, chaque anneau étant lié à un personnage et à un lieu — Nikki Grace à Hollywood, Sue Blue dans l'*Inland Empire* et la fille perdue (Karolina Gruszka) en Pologne — avec la possibilité qu'il y ait plusieurs avatars et plusieurs temporalités pour chaque anneau, y ajoutant donc de la verticalité. Le point où se recoupent le plus souvent les anneaux est la maison de Sue, qui est située à la fois dans le *Inland Empire*, à l'intérieur du studio 4 à Hollywood, et dont les fenêtres [71:45] et les couloirs [156:45] donnent parfois même sur la Pologne ; la maison est d'ailleurs occupée aussi bien par des prostituées qui travaillent dans les rues de Hollywood [66:25] que par la fille perdue qui y retrouve son mari et son fils [162:40]. Toutefois, un personnage circule dans les trois lieux en changeant seulement d'apparence et de langue mais sans changer de nom : Piotrek Król, qui est à la fois le mari de Nikki, de Sue et qui semble être l'équivalent de Billy Side dans le film polonais. L'intériorité féminine est donc sous l'emprise de cette figure masculine associée dès le départ à l'omniscience et à la violence ; c'est ainsi que l'agent de Devon décrit le mari de Nikki Grace [21:50]. On comprend ainsi le choix du titre du film : les deux *Inland Empires* renvoient chacun à un homme, Ben Harper, le mari de Laura Dern, qui apparaît sous les traits d'un pianiste à la fin du film, et le cinéaste, Lynch, qui a le plus souvent fait tourner l'actrice.

26 Alors que *Mulholland Dr.* se concentrait sur les rouages du système hollywoodien, *Inland Empire* se concentre véritablement sur le tournage d'un film hollywoodien. Le zoom arrière de la caméra numérique de Lynch révèle que Kingsley filme en Panavision [146:15], avec les contraintes financières, logistiques et techniques que cela implique. La caméra diégétique opère un travelling arrière à l'aide d'une grue comme pour mieux souligner la différence entre les conditions de tournage des cinéastes fictif et réel. À travers la scène dans laquelle Kingsley s'impatiente à cause des difficultés de compréhension de Bucky J, un éclairagiste interprété par David Lynch qui demeure hors-champ [42:40], Lynch se moque de contraintes qu'il estime désormais désuètes grâce au numérique (Clarke 19). Car si la production est absente dans *Inland Empire*, elle est néanmoins coupable de duplicité vis-à-vis de l'équipe : Kingsley révèle à Nikki et à Devon qu'on leur avait caché que le film était un *remake* [30:30]. Invisible, le pouvoir hollywoodien est bel et bien très présent et, à l'instar de *Mulholland Dr.*, c'est bien le système ici qui a le dernier mot, puisqu'on tourne le film en dépit du fait que Devon refuse de jouer dans des *remakes* [30:40]. Pourtant, contrairement à *Mulholland Dr.*, *Inland Empire* montre comment le film dans le film réussit à se faire *quand même* : la rencontre entre le cinéaste et son actrice aboutit à une création qui semble être un succès. Mais ce succès a un prix : l'agent de Devon insiste sur le fait qu'il ne faut pas attacher d'importance aux histoires autour du film afin de ne pas compromettre le travail de Nikki [53:10]. Hollywood, ce système

qui engendre des histoires à l'intérieur mais aussi à l'extérieur des films, met littéralement l'actrice en danger. Sacrifiée, elle devient symptôme. Son errance, forme de possession et de perte d'identité, signale le retour du refoulé polonais, exploité par un système qui, comme l'a montré Raphaëlle Moine, vise souvent à gommer les films européens dont il fait des remakes. L'empire intérieur, c'est donc la revanche des fantômes de Hollywood : des actrices, de Łódź et de Lynch.

## Conclusion

27 Les films hollywoodiens de Lynch ne le sont pas uniquement par leur représentation satirique d'un système corrompu et malsain qui compromet les rêves et la création artistique, ni même par les références à des conventions génériques et narratives propres au cinéma hollywoodien. Hollywood est un personnage, une présence à la fois physique et abstraite, réelle et imaginaire. Hollywood renvoie à la ville, au système, au cinéma et au rêve, si bien que la satire, la topographie, les motifs visuels parfois clichés et les références filmiques ne peuvent pas être séparés. Hollywood ne peut pas, non plus, être séparé de la « cité des anges », à laquelle Lynch ajoute une verticalité à la fois topographique, sociale et imaginaire. Cette verticalité donne littéralement du relief à ce « fantôme mathématique de régularité et d'ordre » qu'est Los Angeles (Baqué 72), mais offre aussi des lignes plus sinueuses comme Mulholland Drive. Pour Lynch, Hollywood constitue une matière première dans laquelle il puise pour composer ses films — en retravaillant les codes du cinéma hollywoodien, en choisissant des lieux ou des motifs symboliques immédiatement reconnaissables par leur valeur iconique, en déplaçant une rue pour opérer un pli spatial, en jouant sur le quadrillage des rues pour figurer des trajectoires parallèles et perpendiculaires souvent contradictoires, en évoquant le réseau des transports en commun pour circonscrire l'espace — autant de couches pour exprimer une profondeur subjective et intérieure. La poétique de l'espace particulière à ces films en forme de spirale contribue, il me semble, à en faire des films-sujets, dont l'être est peut-être, chez Lynch comme chez Jean Tardieu selon Bachelard, un « être spirale, qui se désigne extérieurement comme un centre bien investi, [et qui] jamais n'atteindra son centre. L'être de l'homme est un être défixé. » (193)

---

## Bibliographie

- Astic, Guy. *Le Purgatoire des sens : Lost Highway de David Lynch*. Paris : Dreamland, 2000.
- Aubron, Hervé, Stéphane Delorme et Jean-Philippe Tessé. « Un Sphinx souriant : Entretien avec David Lynch. » *Cahiers du Cinéma* 620 (Février 2007) : 12-14.
- Bachelard, Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris : PUF, 1957.
- Baqué, Zachary. « De la ville-décor à la ville-personnage : la représentation de Los Angeles dans deux films de David Lynch, *Lost Highway* et *Mulholland Drive* ». In *Écrire la ville*. Ed. Bertrand Gervais et Christina Horvath. *Figura* 14 (2005) : 133-44.
- . *L'Amérique dans l'œuvre cinématographique et télévisuelle de David Lynch*. Thèse de doctorat. Université Toulouse II Le Mirail, 2006.
- . « David Lynch, cinéaste de l'espace américain ». Ed. Youri Deschamps. *CinémAction*. À paraître.
- Baudrillard, Jean. *Amérique*. Paris : Grasset, 1986.
- Clarke, Roger. « David Lynch: Daydream Believer ». *Sight and Sound* 17.3 (March 2009) : 16-20.
- McGowan, Todd. « Lost on *Mulholland Drive*: Navigating David Lynch's Panegyric to Hollywood ». *Cinema Journal* 43.2 (Winter 2004) : 67-89.
- Moine, Raphaëlle. *Remakes : les films français à Hollywood*. Paris : CNRS, 2007.
- Nochimson, Martha R. *The Passion of David Lynch: Wild at Heart in Hollywood*. Austin : U. of Texas P., 1997.
- . « “ All I Need is the Girl ”: The Life and Death of Creativity in *Mulholland Drive*. » In *The Cinema of David Lynch: American Dreams, Nightmare Visions*. Ed. Erica Sheen et Annette Davison. London & New York : Wallflower Press, 2004 : 165-81.

Orr, John. « A Cinema of Parallel Worlds: Lynch & Kieslowski + *Inland Empire*. » *Film International* 37 (2009) : 28-43.

Rodley, Chris, Ed. *Lynch on Lynch*. London : Faber and Faber, 2005 (1997).

Schaffner, Anna Katharina. « Fantasmatic Splittings and Destructive Desires: Lynch's *Lost Highway*, *Mulholland Drive* and *Inland Empire* ». *Forum for Modern Language Studies* 45.3 (July 2009) : 270-91.

Shostak, Debra. « Dancing in Hollywood's Blue Box: Genre and Screen Memories in *Mulholland Drive* ». *Post Script* 28.1 (Fall 2008) : 3-21.

*Lost Highway*. Avec Patricia Arquette, Balthazar Getty et Bill Pullman. October Films et CiBy 2000, 1997. DVD mk2, 2005.

*Mulholland Dr.* Avec Laura Elena Harring, Justin Theroux et Naomi Watts. Les Films Alain Sarde, 2001. DVD Studio Canal, 2002.

*Inland Empire*. Avec Laura Dern, Jeremy Irons et Justin Theroux. Studio Canal, 2006. DVD Universal Studio Canal Video, 2009.

## Notes

1 In « David Lynch / Londres : *Guardian* Interview at the National Film Theatre with David Lynch ». DVD 2 de *Inland Empire*.

2 Ce chapitre a été publié sous forme d'article dans *Écrire la ville* (133-44). Les références renvoient uniquement à la thèse de Baqué.

3 La référence à James Dean lie d'ailleurs Pete à Fred qui habite près de l'Observatoire, une référence à *Rebel Without a Cause* (Nicholas Ray, 1955) que les scénaristes assument (Astic 79).

4 Autre basculement du vertical vers l'horizontal : Diane qui chevauche Camilla lors de leurs ébats [116:50], puis, couchée, se donne du plaisir solitaire [120:35].

5 Dans l'imaginaire américain, le nom évoque, bien sûr, Benjamin Franklin, dont l'une des images les plus célèbres est celle de la clé sur le cerf-volant. La clé est un motif important dans *Mulholland Dr.*, tandis que l'électricité est une constante chez Lynch depuis *Eraserhead* (Nochimson, *Passion* 161, 164), le cinéaste associant l'électricité aux connexions nerveuses du cerveau. In « David Lynch / National Film Theatre : *Guardian* Interview with David Lynch at the National Film Theatre » [DVD 2, 6:40].

6 Selon les informations que j'ai pu obtenir en créant le sujet de discussion « Havenhurst or Hayvernhurst? » sur imdb.com. Un internaute a aussi fait une carte répertoriant les différents lieux qui confirment en grande partie mes recherches : <<http://mulholland-drive.net/pics/maps/hollywood2.gif>>. Vu le 27 septembre, 2011.

7 Voir l'interprétation du deuxième indice de Lynch <<http://www.mulholland-drive.net/studies/10clues.htm>>.

8 DVD 2 « Sur les lieux du tournage ».

9 « David Lynch / National Film Theatre : *Guardian* Interview with David Lynch at the National Film Theatre » [DVD 2, 11:10].

10 « David Lynch / Londres : *Guardian* Interview at the National Film Theatre with David Lynch » [DVD 2, 2'30].

11 Vérifier le poil consiste à s'assurer de la propreté de la fenêtre d'impression avant de passer au plan suivant.

## Pour citer cet article

Référence électronique

David ROCHE, « Comment Hollywood figure l'intériorité dans les films « hollywoodiens » de David Lynch, *Lost Highway* (1997), *Mulholland Dr.* (2001) et *Inland Empire* (2006) », *E-rea* [En ligne], 9.1 | 2011, mis en ligne le 29 septembre 2011. URL : <http://erea.revues.org/1872>

## À propos de l'auteur

**David ROCHE**

Maître de conférences, Centre Interlangues (EA 4182), Université de Bourgogne

David Roche est l'auteur de *L'Imagination malsaine : Russell Banks, Raymond Carver, David Cronenberg, Bret Easton Ellis, David Lynch* (Paris : L'Harmattan, 2008), l'éditeur de *Conversations*

with *Russell Banks* (Jackson, MS : UP of Mississippi, 2010). Il a publié des articles sur Raymond Carver, David Cronenberg, Emir Kusturica, David Lynch, Edgar Allan Poe, George A. Romero et Quentin Tarantino. Il travaille actuellement sur les films d'horreur indépendants américains des années 1970 (*Massacre à la tronçonneuse*, *La Colline à des yeux*, *Halloween* et *Zombie*) et leurs remakes des années 2000.  
mudrock@neuf.fr

---

### ***Droits d'auteur***

© Tous droits réservés

---

### ***Résumé / Abstract***

L'article prend comme point de départ les travaux de Zachary Baqué et vise à montrer, à travers une étude diachronique, que les films hollywoodiens de Lynch ne le sont pas uniquement par leur représentation satirique d'un système corrompu qui compromet les ambitions qu'il suscite, ni même par la façon dont il retravaille les conventions génériques et narratives propres au cinéma hollywoodien. Hollywood est une présence à la fois horizontale et verticale, physique et abstraite, réelle et imaginaire, qui renvoie à la ville, au système, au cinéma et au rêve, si bien que la satire, la topographie, les motifs visuels parfois clichés et les références filmiques sont intimement liés en une expression de la subjectivité et de l'intériorité

**Mots clés :** Los Angeles, Hollywood, David Lynch, Lost Highway, Mulholland Dr., Inland Empire, représentation de la ville, topographie, poétique de l'espace, intériorité, Zachary Baqué

The article takes Zachary Baqué's study of Los Angeles in the films of David Lynch as a starting point to explore David Lynch's Hollywood movies. The author contends that the films offer more than a satirical representation of a corrupt, unhealthy system which threatens dreams and artistic creativity, or a parodic play on Hollywood genre and narrative conventions. Rather, Hollywood is a character, a presence, revealed as both horizontal and vertical, physical and abstract, evoking the city, the studio system, cinema and dreams, so that the satire, the visual motifs and clichés and the topography of Hollywood, and the references to Hollywood films, constitute a complex fabric of subjectivity and interiority.

**Keywords :** Los Angeles, Hollywood, David Lynch, Lost Highway, Mulholland Dr., Inland Empire, representation of the city, topography, poetics of space, interiority, Zachary Baqué

**ndlr :** Publié le 11 septembre 2011, cet article a été modifié le 29 septembre 2011 : refonte du paragraphe 9 en sa totalité ; insertion des carte et plan entre les paragraphes 9 et 10